Extraits du livre de Mark Boyle, « Boire des cocktails Molotov avec Gandhi », éditions Nautilus, 2015, pp270-276

Il serait sage d'arrêter de mettre tous nos œufs dans le panier de l'espoir inactif, et de commencer à mettre en place toutes les idées et stratégies que l'on pense capables de nous donner le plus de chances pour défendre nos communautés et nos terres face aux forces institutionnalisées qui veulent les monétiser et les mécaniser plus encore. Je crois que l'une de nos meilleures chances pour restaurer la santé écologique de la planète et des communautés humaines et non-humaines qui la constituent réside dans le retour du loup – littéralement, symboliquement et métaphoriquement.

Au sens littéral, le retour du loup – une espèce que j'utilise afin de symboliser une large variété d'espèces clés que nous avons éradiquées de nos paysages modestes et en monocultures en raison d'une peur irrationnelle de toutes choses Sauvages – est absolument essentiel afin d'entamer le long chemin de retour vers une diversité et une santé écologique. Les espèces clés sont des animaux, plantes et autres formes de vie qui ont un effet disproportionnellement essentiel sur leur environnement comparé à leur niveau de population ou leur abondance, et qui jouent un rôle primordial dans le maintien de la santé et de la structure d'un biome en particulier.

Dans le parc national de Yellowstone, des écologistes

ont découvert qu'en introduisant une espèce clé en particulier, le loup gris, 70 ans après son extermination, des changements spectaculaires ont commencé à se produire au sein du parc. Lorsqu'ils réintroduisirent les loups pour la première fois en 1995, « *beaucoup de berges de ruisseaux et rivières étaient dénudées, broutées court par la large population de cerfs communs* ». Les choses commencèrent à changer avec le retour du loup. Non seulement les loups permirent de garder le nombre de cerfs communs à des niveaux sains, mais « *ils modifièrent le comportement de leurs proies* ». Comme le découvrirent rapidement les écologistes, la présence du loup permettait de s'assurer que « *les cerfs évitent les lieux – en particulier les vallées et gorges – où ils pouvaient se faire attraper le plus facilement* ».

Pour cette raison, les arbres (libérés du broutage d'un trop grand nombre de cerfs) réapparurent et grandirent sur les berges des rivières, permettant à leur tour d'ombrager la rivière, fournissant un habitat frais pour les poissons et autres espèces qui revinrent bientôt s'y installer. Les castors réapparurent, leurs comportements créant les conditions nécessaires pour permettre aux loutres, rats musqués, reptiles et bien d'autres de suivre. Les « *vallées nues redevinrent des forêts de trembles, saules et peupliers d'Amérique* », et ces nouvelles conditions saines persuadèrent le bison de revenir. À mesure que les arbres poussèrent sans la menace du cerf, le niveau d'érosion se réduisit, créant ainsi des berges de ruisseaux plus stables et autres conséquences indirectes bénéfiques, « *une plus grande diversité des bassins et radiers* ». En chassant les coyotes, les loups aidèrent « *la population de petits mammifères – tels que les lapins et souris – à croître, fournissant des proies pour les faucons, belettes, renards et blaireaux* », tandis que les « *aigles et corbeaux se nourrissaient des restes des cerfs tués par les loups* »[226]. La liste de changements est longue,

étroitement liée à une augmentation spectaculaire de la biodiversité et de la santé de la terre.

Lorsqu'on jette un œil aux paysages de monoculture dénudés de nations industrielles telles que l'Angleterre tout en gardant cet exemple en tête, on commence à comprendre comment l'absence de prédateurs naturels tels que le loup est bien plus effrayante que la créature elle-même. Comme le disait Aldo Leopold :

> *« À présent, je soupçonne que, tout comme les cerfs vivent dans la peur mortelle des loups, une montagne vit dans la crainte mortelle des cerfs. Et peut-être à plus juste titre car si un cerf tué par des loups peut être remplacé en deux ou trois ans, une chaîne ravagée par d'innombrables cerfs mettra des décennies à renaître… Voilà pourquoi nous avons des tempêtes de poussière, et des fleuves qui emportent l'avenir vers la mer. »*[227]

Les expériences de paysages réensauvagés à travers le monde s'apparentent à celle de Yellowstone. Et elles nous racontent la même chose : que nous ferions mieux de nous défaire de nos peurs basées sur des mythes de la mégafaune et des prédateurs suprêmes qui parcouraient autrefois nos terres et gardaient intacte la toile sublime de l'Ensemble qu'ils avaient autrefois aidé à tisser. Elles nous disent également que si nous devons craindre quoi que ce soit, cela devrait être notre arrogance, ce trait fâcheux du scientifique humain qui croit non seulement qu'il peut comprendre et quantifier la complexité inimaginable du Grand Réseau de la Vie, mais également qu'il peut la contrôler à l'aide de clôtures, de pesticides synthétiques et de plans officiels sur dix ans.

Protéger et permettre au Monde Sauvage simplement d'exister est précieux en soi, chaque espèce sur Terre ayant le même droit de vivre en accord avec sa propre

nature que les humains. Mais, même si les mensonges anthropocentriques dont on s'est graduellement convaincu au fil des millénaires étaient vrais et que la valeur de la Nature ne pouvait être calculée que par sa valeur envers l'humanité, dont les vies sont curieusement plus sacrées que toutes les autres, alors redonner une place au Monde Sauvage dans nos vies serait de la plus grande importance, même d'un point de vue égoïste et borné.

Nous, humains, dépendons d'écosystèmes sains, avec des niches pleines à craquer de créatures de toutes tailles, afin de survivre physiquement et de prospérer. Nous avons besoin de paysages riches d'une Vie abondante – loin des centres urbains stériles qui dominent notre terrain mental tout autant que nos cartes géographiques – afin de nous aider à conserver un semblant de santé mentale et de préserver des exutoires que notre « soi » primitif désire inconsciemment. Nous devons renouveler un lien spirituel plus profond avec la Vie si nous voulons avoir une chance de cesser de la traiter comme une station-service inépuisable, et au lieu de cela commencer à la traiter comme faisant partie de notre corps. Tant que nos cœurs et nos têtes n'intégreront pas ce concept, nous ne défendrons jamais la Vie avec la même vitalité et la même férocité avec lesquelles nous défendrions à juste titre nos propres corps.

La valeur de la Nature Sauvage ne s'arrête pas là. Les animaux sauvages nous aident à rester en contact avec les rythmes de la Vie et notre environnement immédiat. Afin de traverser ou de vivre dans une zone où vivent des prédateurs tels que des loups, il faut développer une bonne capacité à détecter leurs empreintes et odeurs, et une bonne compréhension des saisons et heures du jour afin de savoir quand ils protégeront leurs petits ou seront à la recherche de nourriture. La menace de mort, ironiquement, peut parfois nous aider à vivre pleinement. Enlevez cette menace et l'on se retrouve à se promener en cam-

pagne en milieu d'après-midi, aveugles aux qualités et aux vies des nombreuses espèces qui, ensemble, constituent les écosystèmes dont la santé est essentielle à la nôtre. Si nous ne portons pas attention aux détails merveilleux du monde animé vivant tout autour de nous, alors en détruire la plupart ne nous empêchera certainement pas de dormir. Pire encore, on se retrouve alors où nous sommes actuellement, à vivre des vies médiocres et à souffrir de niveaux potentiellement mortels « d'ennui écologique »[228], maintenus à des niveaux à peine supportables à l'aide d'antidépresseurs, d'informations sur des célébrités et de thérapies des emplettes.

Alors qu'il existe un nombre illimité de choses contre lesquelles les activistes environnementaux et de la justice sociale peuvent se battre, le réensauvagement de la Terre est une cause pour laquelle nous pourrions tous nous unir. Car une fois la Vie libérée de ses chaînes humaines et libre de vivre à nouveau une Vie Sauvage, nous pourrons véritablement entamer le long chemin vers une santé sociale, écologique et personnelle. Tout ce que nous devons faire c'est détourner notre énergie des quêtes entremêlées de mort et de destruction et nous diriger vers le chemin d'une grande guérison, en employant tous les dons dont nous disposons. Pour cela, nous devons pulvériser un système politico-économique dont les forces sombres sont décidées à nous convaincre et à nous contraindre encore et toujours d'utiliser notre intelligence et nos compétences afin de convertir nos biens communs écologiques et culturels en chiffres.

Alors que le retour du loup et des nombreuses espèces clés qu'il représente est crucial pour l'avenir de la Vie au sens littéral du terme, son retour métaphorique est tout aussi important pour nos paysages politiques et activistes. Le paysage de l'activisme d'aujourd'hui est, comme les forêts d'Angleterre et d'Irlande, dominé par le cerf. J'aime tout

particulièrement la biche et la douceur et la grâce qu'elle dégage et symbolise, et sa place au sein de l'Ensemble est tout aussi sacrée que toutes les autres espèces. Cependant, notre terrain politique en monoculture a tout autant besoin d'un prédateur féroce que nos forêts en monoculture. De jeunes pousses fragiles émergent chaque jour de nos terres politico-économiques, désireuses de prendre racine, de pousser et de faire revenir la Vie sur la planète, mais elles sont broutées avant de pouvoir avoir le moindre impact sur leur entourage.

Ce n'est pas parce que la coalition des entreprises et de l'État éradique toute opposition à leur régime – souvenez-vous, les régimes néolibéraux ont besoin d'une façade de liberté d'expression (mais pas de liberté d'action) – mais plutôt car, comme dans la Nature, eux et leurs partenaires idéologiques se sont simplement affairés à éradiquer une espèce clé, le Révolutionnaire Sauvage, tout en permettant à une poignée d'animaux domestiqués choisis – réformistes, pacifistes et leurs semblables – de paître entre leurs clôtures bien délimitées.

Il y aura toujours des gens bien à l'aise souhaitant éradiquer le loup du terrain écologique et politique, et ainsi nous aurons toujours besoin de gens prêts à risquer leur vie afin de s'assurer de la présence constante du loup, tapis dans l'ombre, attendant que l'on pénètre dans un domaine où nous n'avons aucun droit d'évoluer sans respect pour ce qui y existe déjà.

Dans le parc national de Yellowstone, les écologistes et environnementalistes n'ont pas eu besoin de dévaliser l'Arche de Noé et réintroduire eux-mêmes chaque espèce y ayant vécu. Tout ce qui était nécessaire était un peu d'humilité accompagnée d'une capacité à comprendre une vérité très simple: qu'il y a beaucoup plus à craindre à essayer de « microgérer » la complexité de la Vie qu'à la laisser trouver son propre équilibre. Tout ce qu'il a fallu à

Yellowstone était la réintroduction d'une créature féroce pour permettre à la biodiversité et à la santé de revenir. Et il en est de même pour les parcs nationaux de notre paysage politique. La férocité du loup a sa propre place aux côtés de la douceur de la biche, de l'esprit d'initiative du castor, de l'esprit indomptable du saumon, de la grâce du héron, de la malice du renard, de la beauté du canard mandarin mâle – chacun d'eux, lorsqu'on les laisse vivre en accord avec leur propre nature, se régulant les uns les autres et conservant l'intégrité de l'Ensemble intacte et puissante. La biche a bizarrement besoin du loup tout autant que le loup a besoin de la biche, et nous avons tous besoin des deux.

Si nous acceptons un jour que la férocité et la douceur ont toutes deux une place adaptée dans nos luttes pour défendre la Vie, nous pourrions à nouveau avoir une chance de vivre la seule véritable paix qui ait jamais été: la paix du Monde Sauvage.